

Qu'est-ce qu'une oeuvre de pensée ? Réflexions sur l'art de lire lefortien

Sophie Marcotte-Chénard

Volume 34, numéro 1, 2015

Claude Lefort : une pensée du politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1030105ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1030105ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (imprimé)

1703-8480 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte-Chénard, S. (2015). Qu'est-ce qu'une oeuvre de pensée ? Réflexions sur l'art de lire lefortien. *Politique et Sociétés*, 34(1), 149–171.
<https://doi.org/10.7202/1030105ar>

Résumé de l'article

La pensée de Claude Lefort est généralement associée au renouveau de la philosophie politique et à la réflexion sur le statut de la démocratie moderne. Il est cependant un domaine – auquel une large part de ses écrits est consacrée – qui demeure négligé ou bien se trouve relégué au second plan : celui de l'interprétation. Dans cet article, nous cherchons à répondre à la question suivante : Lefort propose-t-il, notamment dans son ouvrage *Le travail de l'oeuvre Machiavel*, une méthode de lecture des textes du passé ? Nous défendons l'idée qu'il existe bel et bien un « art de lire » lefortien et que celui-ci trouve son point d'appui dans la redéfinition de la notion centrale d'oeuvre de pensée. L'analyse des « propriétés » de l'oeuvre et des tâches qu'elle assigne au lecteur permet de dévoiler les articulations de la théorie interprétative de Lefort et de montrer de quelle façon celle-ci constitue l'un des fondements de sa pensée du politique.

Qu'est-ce qu'une œuvre de pensée ? Réflexions sur l'art de lire lefortien

Sophie Marcotte-Chénard

École des hautes études en sciences sociales

sophie.m.chenard@gmail.com

La pensée de Claude Lefort est généralement associée au renouveau de la philosophie politique et à la réflexion sur le statut de la démocratie moderne. Il est cependant un domaine – auquel une large part de ses écrits est consacrée – qui demeure négligé ou bien se trouve relégué au second plan : celui de l'interprétation. Dans cet article, nous cherchons à répondre à la question suivante : Lefort propose-t-il, notamment dans son ouvrage *Le travail de l'œuvre Machiavel*, une méthode de lecture des textes du passé ? Nous défendons l'idée qu'il existe bel et bien un « art de lire » lefortien et que celui-ci trouve son point d'appui dans la redéfinition de la notion centrale d'œuvre de pensée. L'analyse des « propriétés » de l'œuvre et des tâches qu'elle assigne au lecteur permet de dévoiler les articulations de la théorie interprétative de Lefort et de montrer de quelle façon celle-ci constitue l'un des fondements de sa pensée du politique.

Claude Lefort's work is often cited and appraised for its contribution to the renewal of political philosophy as well as for its significant impact on the reflection on democracy. However, there is one important part of Lefort's writings that has been neglected by political theorists: the issue of interpretation. Therefore, this paper seeks to answer the following question: according to Lefort, how should one read past texts? This article examines the philosophical and political implications of Lefort's interpretative theory presented in his book *Machiavelli in the Making*. In examining how Lefort understands the central notion of «work of thought» (œuvre de pensée), the aim is to illustrate in which way this conception prescribes an art of reading that can be considered as a general theory of interpretation.

Introduction. L'ambition herméneutique de Claude Lefort¹

Il est un aspect de la pensée de Claude Lefort qui souvent demeure peu traité, ou bien se trouve subordonné à d'autres objets: celui de l'interprétation. En effet, dans plusieurs des commentaires consacrés à l'œuvre lefortienne, le traitement réservé à la réflexion de celui-ci sur la nature du travail interprétatif demeure partiel; et si la question herméneutique est évoquée, cette analyse est conçue comme préliminaire à un examen de la pensée politique de Lefort (Poltier, 1997; 1998; Labelle, 1998; 2003; Manent, 2007). Le plus souvent, on mentionne au passage son interprétation de la pensée de Machiavel, mais l'enquête que conduit Lefort sur les articulations et les conditions de l'acte interprétatif est rarement examinée pour elle-même. Pourtant, ces différents aspects de l'art de lire qu'il propose forment rien de moins qu'une méthode de compréhension des textes du passé. Par conséquent, un exercice de mise en forme de ces éléments apparaît essentiel à la saisie de son projet.

Plus encore, la présente analyse entend poser les jalons d'une réflexion sur la place que peut occuper la démarche interprétative de Lefort dans le champ des débats méthodologiques en histoire de la philosophie politique. Alors même qu'il élabore un «art de lire» aux ressorts complexes et enjoint à interroger à nouveaux frais notre conception des œuvres du passé, la théorie qu'il déploie est demeurée jusqu'à présent en marge des discussions sur les méthodes interprétatives, qui ont connu un certain renouveau à partir des années 1960 et 1970². À cet égard, notre visée est pour ainsi dire de prendre au sérieux ce que dit Lefort sur l'interprétation en inscrivant sa pensée de l'œuvre et sa conception du rôle de l'interprète au sein des débats

1. Ce texte, rédigé en 2012, fait suite à une conférence intitulée «L'interprétation lefortienne de Machiavel et le statut de l'œuvre de pensée» présentée lors du colloque annuel du Centre interdisciplinaire de recherche sur la citoyenneté et les minorités (CIRCEM), «Claude Lefort – Les aventures de la démocratie», qui a eu lieu les 6 et 7 octobre 2011. Je tiens à remercier Daniel Tanguay et Gilles Labelle de m'avoir invitée à collaborer à cet événement, de même que Pierre Manent pour sa relecture du texte ainsi que ses précieux commentaires.

2. On peut évoquer, à titre indicatif, l'exposé de Strauss sur l'art ésotérique d'écrire et la méthode de lecture des auteurs du passé dans son ouvrage publié pour la première fois en 1952, *La Persécution et l'art d'écrire*; la publication de *Vérité et méthode* de Gadamer en 1960; l'article publié par Skinner en 1969, «Meaning and Understanding in the History of Ideas», qui jette les bases de sa méthode interprétative contextualiste; le développement de la méthode généalogique foucauldienne; la réflexion méthodologique sur les registres de l'écriture historique portée par Hayden White dans *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe* publié en 1973; ou encore la méthode de l'histoire conceptuelle (*Begriffsgeschichte*) développée par l'historien allemand Reinhart Koselleck et mise en pratique dans le dictionnaire des concepts (*Geschichtliche Grundbegriffe*) (1972-1997).

actuels sur les méthodes à employer pour lire les « vieux livres ». En d'autres termes, il s'agira de démontrer en quoi le projet intellectuel de Claude Lefort participe de ce renouvellement des débats en herméneutique aux côtés d'autres théories interprétatives plus connues et discutées, notamment celles de Hans-Georg Gadamer, de Quentin Skinner ou encore de Leo Strauss. Nous visons ainsi, au moyen d'une étude de la question de l'œuvre de pensée, à situer la position de Lefort en tant qu'interprète des grandes œuvres de la tradition dans le but de contribuer à mettre en lumière les exigences interprétatives et philosophiques inhérentes à la position de celui qui se fait lecteur des textes du passé.

Y a-t-il une méthode interprétative lefortienne ?

En cherchant à examiner le rapport qu'entretient Lefort à la question interprétative, il faut prendre comme point de départ la lecture qu'il offre de la pensée machiavélienne, puisqu'il semble que ce soit là que l'enjeu apparaisse le plus visible. La question est simple : comment, pour Lefort, doit-on se faire lecteur des textes du passé ? Quelle est la théorie interprétative qui soutient sa lecture des œuvres de la tradition ? Afin de saisir les enjeux d'une telle interrogation, il convient avant tout de revenir à sa source.

En 1972, au terme d'une quinzaine d'années de travail, Lefort publie sa thèse de doctorat, *Le travail de l'œuvre Machiavel*. Cet ouvrage monumental est bien évidemment consacré à la pensée du secrétaire florentin, mais l'interrogation à l'origine de son étude est multiple et constitue un espace à plusieurs dimensions : elle porte à la fois sur l'histoire et les effets du machiavélisme, sur la représentation de Machiavel comme fondateur ou figure de rupture, sur le statut de l'écrit politique, sur le champ de la littérature critique, sur le rapport entre la parole et l'action, sur Rome, sur la Renaissance italienne et, finalement, sur « l'essence de l'œuvre de pensée et de l'interprétation » (Lefort, 2008 : 18).

Toutes ces interrogations, quoiqu'inséparables, peuvent malgré tout s'ordonner en fonction de leur importance. À cet égard, il ne serait pas risqué d'affirmer que la question interprétative occupe dans la démarche lefortienne une place centrale. Des 776 pages de l'ouvrage, plus d'une centaine sont consacrées à penser la relation qui s'institue entre l'interprète et l'œuvre au travers de l'expérience de la lecture (voir entre autres Lefort, 2008 : 19 et 32). Plus encore, dans la première partie intitulée « La question de l'œuvre », Lefort affirme même que l'examen du discours de la postérité et des aventures du machiavélisme, en deçà du savoir qu'il livre sur le destin de « l'œuvre Machiavel », engage plus généralement à reconsidérer le statut de l'œuvre de pensée (*ibid.* : 14-15). Il ne fait aucun doute, à ses yeux, que les écrits machiavéliens sont de ceux, assez rares, qui parviennent à ménager un espace dédié à la réflexion sur la tâche interprétative.

Une certaine prudence est cependant de mise lorsqu'il s'agit de lier *Le travail de l'œuvre Machiavel* à la question herméneutique, tout simplement parce que Lefort lui-même se défend bien de développer une théorie générale de l'interprétation. Pourtant, certains lecteurs sont parvenus à une conclusion tout autre, notamment Raymond Aron, qui fut le directeur de thèse de Claude Lefort et, vraisemblablement, l'un des premiers lecteurs du *Travail de l'œuvre*. Dans l'introduction du premier tome de *Penser la guerre, Clausewitz*, à la toute première page, Aron (1976) cite en exemple le Machiavel de Lefort et affirme que ce dernier avait pour ambition d'élaborer une théorie herméneutique pour ensuite l'appliquer aux écrits machiavéliens³.

Un an plus tard, en 1977, Lefort répondra, dans un article qu'il consacre au livre d'Aron, que ce dernier se trompe et que lui-même n'a cherché à penser le problème philosophique de l'interprétation qu'afin d'éclairer sa propre démarche, c'est-à-dire sa propre position en tant qu'interprète de Machiavel, et non dans le but de développer une méthode à proprement parler⁴. Selon Lefort, Aron se serait mépris en pensant que sa démarche était divisible en deux étapes consécutives, soit l'élaboration d'une méthodologie et son application au cas machiavélien. La logique serait en réalité opposée : dans la perspective lefortienne, ce sont le *Prince* et les *Discours* qui lui apprennent à lire, convaincu qu'il est « qu'il n'y a pas de méthode qui puisse décider de cette lecture » (Lefort, 2008 : 45). Contre la perspective aronienne, Lefort soutient plutôt que le mouvement de l'interprétation n'advient que par le contact avec des œuvres toujours singulières.

Faut-il prendre Lefort au mot lorsqu'il soutient que sa lecture des écrits machiavéliens ainsi que celle d'autres écrivains dont il s'est fait l'interprète n'impliquent aucune méthode interprétative ? Pourquoi refuse-t-il si de manière si catégorique la perspective d'Aron, alors qu'il consacre une bonne part du *Travail de l'œuvre* à penser les enjeux philosophiques de l'interprétation et que cette même réflexion – sur le statut de l'œuvre, sur la tâche de l'interprète, sur le rapport entre l'une et l'autre – se retrouve en amont et en aval de son ouvrage sur Machiavel⁵ ?

3. Aron revient d'ailleurs à la charge une seconde fois dans ses cours au Collège de France de 1972 à 1974, publiés sous le titre *Leçons sur l'histoire*, où il fait état de la méthode lefortienne d'étude des textes du passé (1989 : 17-18).

4. Dans sa recension de *Penser la guerre, Clausewitz* publiée en 1977, Lefort affirme en effet : « Et, puisque Raymond Aron veut bien faire allusion, au début de son introduction, à mon propre livre sur Machiavel, je souhaite signaler au passage qu'il se trompe à vouloir m'imputer l'ambition d'une telle théorie. Il m'importait seulement de réfléchir sur le problème philosophique de l'interprétation pour éclairer ma propre pratique, non de forger un système ou d'indiquer une méthode. » (2007b : 322)

5. On peut lire pour de l'information complémentaire les articles et ouvrages suivants : l'article « La littérature moderne comme expression de l'homme » publié dans le recueil *Le temps présent. Écrits 1945-2005* (Lefort, 2007a : 109-126) ; « L'œuvre de pensée et l'histoire », dans *Les formes de l'histoire* (Lefort, 2000 : 238-258) ; la préface et l'essai « L'idée d'être brut et d'esprit sauvage », dans *Sur une colonne absente. Écrits autour de Merleau-Ponty* (Lefort,

Nous tâcherons dans ce qui suit de montrer que Raymond Aron avait vu juste en qualifiant l'entreprise lefortienne de *méthode interprétative*, à condition de comprendre cette notion de manière extensive. Nous soutiendrons qu'en dépit du refus lefortien de systématiser son apport en une « méthode », il est néanmoins possible d'ordonner sa réflexion sur l'herméneutique et de discerner certains critères à partir desquels l'interprète doit comprendre le sens et la visée de sa démarche lorsqu'il cherche à restituer le sens des œuvres du passé.

Il convient d'abord de clarifier une ambivalence dans l'utilisation même des termes. Il semble qu'il y ait deux manières de concevoir l'idée de « théorie de l'interprétation ». On pourrait référer, selon une première acception, au terme de « méthode » au sens fort de la tradition historique qui se développe à partir du dix-huitième siècle en Allemagne. Les méthodes historiques d'interprétation du passé qui sont alors élaborées, se mesurant au succès et aux résultats produits par les sciences de la nature, visent à correspondre aux standards d'objectivité scientifique déterminés par ces dernières. On cherche de cette façon à purger l'écriture historique des éléments que l'on nommerait dans le langage contemporain « normatifs » afin de s'en tenir uniquement à l'exposition des faits⁶. La science historique ainsi comprise aurait alors pour but de décrire les choses *telles qu'elles sont advenues*, pour reprendre l'expression désormais célèbre de Leopold von Ranke⁷. Dans cette perspective, il s'agit de se conformer, en tant qu'interprète, à un ensemble de principes qu'il est possible de systématiser et qui s'appliquent de la même façon à tous les textes. Derrière cette conception se profile une ambition plus générale, soit de parvenir à élaborer une méthode scientifique ou objective permettant de dégager le sens véritable – conforme au réel – des événements et des textes du passé. C'est précisément cette conception du travail interprétatif que Lefort rejette.

Mais il y a une seconde façon de concevoir la méthode interprétative de Lefort : en ramenant celle-ci à l'idée d'expérience herméneutique telle qu'elle est pensée par la phénoménologie. L'entreprise lefortienne peut ainsi être comprise à l'aune de ce « nouveau » de l'herméneutique. Cette réhabilitation

1978a-b) ; l'article « Le sens historique – Stendhal et Nietzsche » (Lefort, 2007e : 695-709) ; et, finalement, la préface à *La Monarchie* de Dante, que Lefort a intitulée « La modernité de Dante » (Lefort, 1993 : 6-75).

6. C'est dans cette optique que l'on cherche à rompre de manière définitive avec la pratique de l'histoire conçue comme *historia magistra vitae*, c'est-à-dire comme une histoire « maîtresse de vie » qui occuperait une fonction éducative en mettant de l'avant des exemples historiques de conduites nobles ou dignes d'être imitées.

7. Bien que l'entreprise interprétative et historique de von Ranke soit beaucoup plus complexe et ne se laisse pas réduire à cette idée, on associe généralement l'auteur à la fameuse formule selon laquelle il faut comprendre le passé « tel qu'il a réellement été », *wie es eigentlich gewesen* (von Ranke, « Vorrede » zu *Geschichten der romanischen und germanischen Völker* [1824], repris dans von Ranke [1885 : 7]).

de l'herméneutique, dont le représentant le plus connu est sans aucun doute Gadamer, a ses racines dans l'œuvre de Wilhelm Dilthey et dans la reprise de la philosophie heideggerienne. Le projet interprétatif lefortien s'inscrit dans la lignée de ces approches phénoménologiques, mais puise à la source de sa réception française, notamment par l'intermédiaire des travaux de Maurice Merleau-Ponty. C'est cette démarche phénoménologique qui conduit Lefort à déployer une réflexion sur la relation entre le lecteur et le texte, sur ce qu'il est possible de connaître et de lire dans l'œuvre, sur les enjeux qu'elle fait naître.

La notion de théorie interprétative, dans son acception plus extensive, ne renvoie pas à l'application d'une méthode formelle, mais bien à une réflexion philosophique générale sur les conditions du dialogue avec les auteurs du passé. Le rapprochement avec l'œuvre de Gadamer n'est pas fortuit; l'ambition et les présupposés de l'art de lire que déploie Lefort ne vont pas sans rappeler l'herméneutique développée par le premier. Cela dit, Lefort élabore sa conception de l'œuvre de pensée vers la fin des années 1950, quelques années avant la publication de *Vérité et méthode*⁸. En dépit, donc, de la parenté entre les deux conceptions de l'herméneutique, il n'y a pas eu d'influence réciproque ou de liens directs entre les deux auteurs. On doit néanmoins souligner la similarité des racines de leur projet respectif, qui peuvent tous deux se rapporter à la tradition allemande des sciences de l'esprit (*Geisteswissenschaften*) orientées vers la compréhension (*Verstehen*) plutôt que l'explication (*Erklären*). Une comparaison approfondie entre les deux pratiques herméneutiques, visée qui dépasse le cadre du présent essai, reste à faire et serait à plusieurs égards féconde.

C'est d'ailleurs cette conception de l'interprétation comme pratique « compréhensive » opposée aux méthodes historiques de type positiviste qui pousse Lefort à récuser l'idée d'une théorisation systématique de l'expérience de la lecture. Dans un premier temps, nous chercherons à éclairer les raisons de ce refus à partir d'une analyse de son examen des « interprétations exemplaires » de Machiavel, qui mène vers une critique du statut du discours interprétatif des sciences sociales⁹. Autrement dit, si l'on tient à déterminer le lieu d'où sourd le discours interprétatif lefortien, ce sera tout d'abord par la négative. Dans un second temps, il s'agira de montrer que Lefort ne s'arrête pas à cette première entreprise critique; il déploie un « art de lire » qui passe par la restitution et l'inscription, dans l'espace de la pensée, d'une *conception*

8. Il commencera la rédaction de son ouvrage *Le travail de l'œuvre Machiavel* vers 1957. On trouve par ailleurs des développements sur sa manière d'envisager l'art de lire dès 1954 dans l'article intitulé « La littérature moderne comme expression de l'homme ».

9. Lefort consacre une part importante de son ouvrage sur Machiavel à analyser les interprétations les plus significatives de Machiavel au vingtième siècle et dénonce chaque fois l'obscurité des opérations interprétatives des différentes lectures de l'œuvre machiavéenne (2008: 153-309).

*particulière de l'œuvre*¹⁰. Nous tenterons donc, dans la section qui suit, de tirer des leçons interprétatives à partir du cœur de l'herméneutique lefortienne, ce que lui-même désigne comme « l'œuvre de pensée ». La signification du terme ne va pas de soi. Ce sera par l'exploration de ses propriétés, c'est-à-dire ce qui est commun aux écrits qui sont désignés comme tels, que nous pourrons dessiner progressivement les exigences interprétatives que l'œuvre commande et qui, rassemblées, forment les grandes lignes d'une véritable méthode de lecture des textes du passé.

L'oubli de l'œuvre et la critique de la certitude interprétative

Premier « artifice » : l'illusion du point de vue de surplomb et la recherche d'un garant extrinsèque

Si Lefort est hésitant à lier sa propre démarche à un projet interprétatif plus général, c'est d'abord et avant tout parce que le terme même de méthode réfère, à ses yeux, à un ensemble de règles de lecture et, plus encore, à l'adoption d'un référent externe qui conduit selon lui à commettre des erreurs interprétatives. Comme mentionné précédemment, les méthodes historiques, telles qu'elles se développent en Allemagne et en France aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, semblent constituer son « adversaire interprétatif » principal. Sur ce point, l'analyse du champ de la littérature critique sur Machiavel est révélatrice : Lefort, en examinant ce qu'il désigne comme les « interprétations exemplaires » de la pensée du Florentin, dénonce deux types d'artifices de l'interprétation qui retiennent notre attention ici.

Le premier artifice, le premier leurre, tient à l'empressement avec lequel les interprètes cherchent un garant extrinsèque pour soutenir leur interprétation, souvent au détriment du contenu même de l'œuvre. Le second artifice provient de l'attachement des interprètes à la catégorisation du savoir, attachement qui les mène à faire entrer l'œuvre, parfois de force, dans une discipline particulière, effaçant par là même sa complexité et la possibilité de sa compréhension véritable.

La première critique mène au cœur du processus interprétatif, car elle a trait à la position de l'interprète en regard de l'œuvre. Dans le *Travail de l'œuvre Machiavel*, Lefort s'oppose aux principes d'objectivité et de neutralité souvent avancés par ceux qui cherchent à poser les balises de l'interprétation. Ces interprétations « scientifiques » ou « positivistes » portent à croire qu'il est possible de réduire l'œuvre à une thèse ou à un ensemble de thèses.

10. Sur l'oubli de la question de l'œuvre, voir, entre autres, l'article intitulé « L'œuvre de pensée et l'histoire », où Lefort explique que poser la question de l'œuvre ne relève pas d'une entreprise métaphysique, mais émerge dans la pratique de l'interprétation, au même titre que les interrogations plus familières sur l'intention de l'auteur, sur la situation de l'interprète, etc. (2000 : 241).

Pour Lefort, c'est là tout simplement passer à côté de la véritable nature du travail interprétatif. Il croit qu'il n'existe rien de tel qu'une voie unique menant à l'œuvre, et encore moins une seule thèse centrale autour de laquelle s'articuleraient toutes les autres. Réduire l'œuvre à un seul énoncé, figer sa signification pour la saisir une fois pour toutes, c'est rejeter « la démesure que l'œuvre apporte, qui ferait vaciller la certitude du fondement » (2008 : 41). La volonté de mettre de l'ordre dans les pensées d'un auteur du passé proviendrait du désir de l'interprète de trouver un point d'appui hors de l'œuvre qui permettrait de dissoudre les incertitudes liées au travail herméneutique. En d'autres mots, si le lecteur cherche à reconstruire un système de pensée, il met nécessairement à l'écart l'étude de la forme de l'œuvre qui, nous le verrons, constitue l'un des « fondements », si l'on peut dire, de l'herméneutique lefortienne¹¹.

On peut puiser, dans la section sur les « interprétations exemplaires », un certain nombre d'indications sur ce premier artifice, celui de la position d'extériorité du lecteur. À titre d'exemple, l'historien Augustin Renaudet revendique l'objectivité de la recherche historique fondée sur l'étude des faits et se trouve finalement acculé à constater des contradictions dans l'œuvre de Machiavel qu'il ne parvient pas à expliquer (Lefort, 2008 : 178-179 et 189). Jean-François Nourrisson choisit d'occuper une position d'extériorité à partir du référent de la moralité et cherche à restituer l'intention fondamentale de Machiavel à partir de ce seul point de vue (*ibid.* : 162). On peut aussi mentionner la lecture de Leonhard von Muralt, fondée sur le principe interprétatif suivant lequel il y a toujours une incohérence première de l'œuvre et, partant, exigence d'une mise en ordre du discours par l'interprète. Son interprétation de Machiavel s'appuie, selon Lefort, sur des citations soigneusement sélectionnées et auxquelles il accorde pourtant une valeur de preuve irréfutable (*ibid.* : 219 et 224).

Ce que Lefort dénonce chaque fois, c'est en dernier lieu la primauté de l'idée aux dépens de l'expérience de l'œuvre, c'est la fascination ou la passion de l'interprète pour la certitude, pour la formulation d'idées claires que l'on pourrait par la suite facilement encenser ou bien condamner. Le leurre auquel succombent plusieurs interprètes, c'est celui, pour reprendre une expression de Merleau-Ponty (1992 : 20), de la « royauté imaginaire » du lecteur qui croit avoir entre les mains le pouvoir d'enclôser l'œuvre dans des concepts purs. En fait, ce que dénonce Lefort, avec Merleau-Ponty, c'est le mythe de la toute-puissance de la pensée, dont l'interprète serait l'intermédiaire. Comme il le rappelle dans son article « L'œuvre de pensée et l'histoire », donner congé à la question de l'œuvre « témoigne d'un singulier désir de conjurer l'insécurité, cette insécurité qui a toujours fait le ressort du

11. Voir, à cet égard, l'article intitulé « Philosophe? », dans *Écrire. À l'épreuve du politique* (Lefort, 1992c : 348).

travail de l'interprétation et le distingue des opérations du géomètre » (Lefort, 2000 : 241).

Au-delà de ce premier artifice de l'interprétation, Lefort vise un certain mode de connaissance propre à la pratique des sciences sociales où le rapport entre l'interprète et l'œuvre est conçu à partir d'une distinction entre sujet et objet. Le discours méthodologique des sciences sociales semblerait nourrir ou entretenir une double illusion : croire, d'une part, que l'interprète occupe la position d'un sujet de connaissance et, d'autre part, que l'œuvre s'offre comme objet d'étude dont la saisie complète est possible. Au fond, les diverses interprétations qui composent le discours de la postérité sur Machiavel auraient, aux yeux de Lefort, toutes en commun qu'elles conçoivent l'interprète comme un *souverain*. Pour dire les choses autrement, le désir de produire une interprétation neutre, objective, fondée sur un garant extrinsèque, est fondamentalement lié au désir de la détermination, c'est-à-dire au refus de l'incertitude qui forge le travail interprétatif.

Second « artifice » : la catégorisation du savoir

Cela dit, la critique lefortienne ne s'arrête pas là. Une seconde méprise interprétative proviendrait du fait que les interprètes érigent entre les disciplines des frontières étanches et cherchent à insérer l'œuvre de pensée dans l'une d'entre elles au détriment du contenu proprement dit de cette dernière. En effet, de dire par exemple que l'œuvre de Machiavel est philosophique, ou encore historique, ou qu'elle renseigne sur la politique, n'est pas faux ; il s'agit seulement de lectures incomplètes (Lefort, 2008 : 41). Considérer que les différentes disciplines n'entretiennent aucun rapport entre elles a pour résultat d'obliger l'interprète à omettre certains aspects de l'œuvre, ou bien à les réduire et à les situer au second plan par rapport à d'autres éléments¹².

Contre la compartimentation du savoir, dans les interprétations de Machiavel comme dans l'institution universitaire, Lefort soutient au contraire une impossible séparation des domaines de la pensée, puisque les questions fondamentales qui les animent sont indissociables. Pour Lefort, ce fait n'est cependant pas reconnu ; les méthodes interprétatives se revendiquent le plus souvent d'une discipline particulière contre d'autres champs de connaissance. Le problème est que l'œuvre, comme le souligne Lefort, « ignore les registres préparés où elle devrait s'inscrire » (*ibid.* : 40).

12. Nous faisons ici référence, entre autres, à l'interprétation de Renaudet qui se veut strictement historique et qui passe sous silence plusieurs dimensions du discours machiavélien, notamment celle du « problème politique » traité par Machiavel (Lefort, 2008 : 180-181). D'ailleurs, la critique de la catégorisation du savoir est directement liée à l'oubli du politique. Lefort explique que, dans l'Université, « il y a une tendance à compartimenter les disciplines qui fait du politique une province particulière, à côté du juridique, de l'économie, de l'esthétique, etc. [...] Les problèmes clefs ce trouvent ainsi esquivés » (2007c : 348).

Les « propriétés » de l'œuvre de pensée et le travail de l'interprète

Il semble, à la lumière de l'analyse lefortienne du discours de la postérité, que ces interprétations pourtant dites « exemplaires » échouent à penser véritablement la signification de l'œuvre Machiavel. En ce sens, l'exploration du champ de la littérature critique permet de prendre conscience que si tous les interprètes – à l'exception de Strauss, doit-on préciser – se sont jusqu'à présent mépris, c'est parce qu'ils n'ont pas posé la question au fondement de l'exercice interprétatif, soit celle de la relation qui s'institue entre l'œuvre et le lecteur. Donc, si Lefort cherche à déployer une théorie interprétative ou un « art de lire », ce ne sera pas par le recours à des critères de lecture, mais plutôt à partir de l'expérience de l'œuvre. Toutefois, parce que l'œuvre de pensée se dérobe à l'idée d'un système positif, l'exercice d'en décrire les signes distinctifs est d'autant plus ardu. De trois choses au moins peut-on être certain : 1) l'œuvre de pensée, et plus spécifiquement l'œuvre de pensée *moderne*, doit être lue d'une façon particulière : l'interprète doit porter attention au fait qu'elle allie désir d'imitation et revendication de la nouveauté, 2) l'œuvre est forme, c'est-à-dire qu'elle est fondée dans le langage et l'expression et doit être conçue par-delà la distinction des types de discours, 3) elle se situe dans une temporalité particulière qui offre au lecteur ce que Lefort nomme un « impensé ». C'est en dégageant ce que recouvrent, aux yeux de Lefort, ces trois propriétés de toute œuvre de pensée que l'on pourra entrevoir sa contribution originale à la pratique interprétative.

L'œuvre comme « création-révélation »

Dans « L'œuvre de pensée et l'histoire », Lefort explique que l'emploi du terme « œuvre » suscite aujourd'hui la méfiance (2000 : 238-239). Dans le domaine du savoir universitaire, dit-il, le discrédit a tout simplement été jeté sur cette notion. Ainsi, l'idée d'œuvre renvoie soit à l'œuvre d'art, c'est-à-dire à une fiction qui n'entretiendrait aucun lien avec la connaissance véritable, soit, comme le soutient Michel Foucault, à la fiction d'une unité homogène qui entre en contradiction avec la réalité de l'ensemble des productions d'un auteur, qui constituerait plutôt une discontinuité hétérogène (à ce sujet, voir Lefort, 2000 : 239). Il est vrai, dit Lefort, que l'œuvre n'a pas de frontières certaines ; mais cela fait aussi partie de l'énigme de son identité. Il en va de même pour ce qu'il désigne comme une « œuvre de pensée », qui n'appartient ni au domaine de l'esthétique, ni à celui des productions scientifiques, et qui est pourtant inséparable du langage. Définition assez floue, qui mène à s'interroger : d'où vient que l'on puisse reconnaître la marque de l'œuvre au travers d'écrits si différents ?

C'est que ces derniers partagent certaines propriétés, certains signes distinctifs, qui rassemblent des discours aussi différents que ceux de Platon,

Thucydide, Montaigne, Machiavel, Marx ou Freud, pour ne nommer que ceux-là¹³. Mais il ne s'agit pas seulement pour Lefort de réfléchir sur le statut de l'œuvre de pensée; il s'intéresse à l'énigme de l'œuvre de pensée *moderne*. Des origines de celle-ci, Lefort présente une histoire qui peut fournir un premier point de repère sur le statut particulier de l'œuvre et sur les tâches qu'elle assigne au lecteur.

Lefort (1993 : 13) affirme que l'idée moderne de l'œuvre se voit formulée pour la première fois avec Dante. L'ensemble de ses écrits, explique-t-il, prescrira une pensée nouvelle de l'œuvre qui se présentera ensuite comme exigence à tous les écrivains-philosophes. En réalité, cette exigence est double: le message que fait passer Dante est que « l'étude des grands penseurs et le respect de leur autorité vont de pair avec le désir de trouver en eux un appel à engendrer des œuvres nouvelles. L'imitation se règle ainsi sur le principe de non-répétition » (*ibid.* : 13). L'idée d'expression créatrice de l'œuvre conçue comme imitation au sens, disons noble, du terme, est centrale: l'œuvre moderne produit de l'inédit et exige un commencement singulier, mais s'engendre à partir de quelque chose qui est déjà là, qui est déjà à l'œuvre.

L'imitation consiste donc en une capacité de l'auteur à s'adapter aux nouvelles expériences du monde: imiter, dit Lefort, c'est « inventer son propre modèle » (2008 : 658). Le pouvoir « d'oublier les origines¹⁴ », nécessaire pour créer, signifie donner une nouvelle vie au passé; il s'agit toujours à la fois d'un emprunt et d'une rupture. Dans le cas de Machiavel, pour prendre cet exemple, le lecteur doit comprendre que la volonté d'imiter le modèle romain n'est pas motivée par l'exactitude de la connaissance du passé ou par la répétition de ce qui a eu lieu, mais plutôt par le désir de changement.

On ne peut passer à côté d'un élément central ici. Pour Lefort, la tradition des grandes œuvres semble avant tout liée aux *paroles instauratrices modernes*. Pourtant, il ne fait aucun doute que l'œuvre de Platon ou d'Aristote fait aussi figure d'instauration ou de commencement. Pourquoi cette insistance sur la spécificité des œuvres modernes? On pourrait dire que la différence réside dans le statut du discours de ces œuvres. Si l'on parle de la nouveauté de l'œuvre (c'est-à-dire de la nouvelle expérience du monde qu'elle cherche à dire), il ne fait aucun doute que cela est commun aux œuvres anciennes et modernes, mais il semble que Lefort retrouve dans les secondes l'affirmation explicite de cette singularité. Autrement dit, chez les auteurs modernes, il y aurait non seulement rupture par rapport au passé, mais volonté, par la parole écrite, de s'inscrire historiquement en faux contre la tradition reçue.

13. Ce sont les auteurs qu'il mentionne dans « L'œuvre de pensée et l'histoire » (Lefort, 2000 : 238). Dans d'autres textes, il mentionnera aussi Dante, Descartes, Hobbes, Spinoza, Sade, Tocqueville.

14. Expression que Merleau-Ponty (1960 : 95), dans l'article intitulé « Le langage indirect et les voix du silence » publié dans *Signes*, emprunte à Edmund Husserl.

En ce sens, le propre des œuvres modernes serait la revendication explicite de la nouveauté. On peut donner en exemple le début du Livre I de *La monarchie* où Dante affirme qu'il veut « exposer des vérités que les autres n'ont pas explorées »¹⁵. On retrouve chez Machiavel la même ambition, comme le montre l'Avant-propos des *Discours* où il se compare à un explorateur à la découverte des terres inconnues¹⁶. Plus près de nous, Lefort cite aussi Tocqueville, qui affirme explicitement à la fin de l'introduction du premier volume de *La démocratie en Amérique*: « Ce livre ne se met précisément à la suite de personne »¹⁷. Il semble que tous ces auteurs modernes auxquels Lefort se réfère insistent sur le fait que ces vérités sont exprimées *pour la première fois*; chacun prétend revendiquer la découverte d'une vérité demeurée inconnue jusqu'alors. Cependant, « écrire à la suite de personne » ou être un « hardi navigateur » ne veut pas dire « oublier le passé », mais plutôt chercher le connaître pour s'en détacher. À cet égard, Lefort dit rejoindre le propos de Stendhal sur les grandes œuvres modernes : celles-ci possèdent toutes cette même intention, celle qui allie désir d'imitation et risque d'innovation (Lefort, 2007e : 705).

Avec Dante, et ensuite avec Machiavel, Descartes, Hobbes, Spinoza ou encore Sade, on assisterait à la naissance d'un nouveau « sens historique », c'est-à-dire d'un nouveau rapport à la temporalité, au passé et au présent du monde comme au passé et au présent des œuvres, qui serait différent en nature, et non seulement en degré, par rapport aux Anciens. Ces œuvres porteraient en elles la marque du temps, c'est-à-dire la conscience de leur historicité. Suivant cela, la condition moderne du lecteur, celle que décrit Lefort, est fondée à son tour sur un sens historique particulier. Il semblerait que, pour lui, ce « sixième sens », bien que lié à l'incertitude et à la perte de repères, ne conduise cependant pas l'interprète à adopter une position relativiste ou à accueillir « un goût de toutes choses »¹⁸. Il s'agirait plutôt d'une capacité que développe le lecteur moderne à s'orienter différemment et à créer un lien inédit avec les œuvres. Ce « sens historique » ou cette conscience historique signifie être en mesure de se mouvoir parmi autant d'œuvres différentes tout en reconnaissant qu'elles ont en commun ce que Lefort nomme « les signes d'une création-révélation » (2007e : 702).

C'est donc l'historicité des œuvres modernes qui produit une tradition particulière, une tradition des paroles fondatrices modernes. On voit apparaître un premier signe distinctif de l'œuvre, qui assigne une première exigence interprétative : le lecteur doit être attentif à ce jeu subtil entre

15. Passage de Dante, *La Monarchie*, Livre I, p. 79 (dans l'édition Belin, 1993).

16. Voir les *Discours sur la première décade de Tite-Live* de Machiavel (1952 : 377).

17. Lefort cite ce passage à deux reprises, soit dans « Tocqueville : démocratie et art d'écrire » (1992e : 55) et dans « Le sens historique. Stendhal et Nietzsche » (2007e : 706).

18. Lefort fait référence à la formule nietzschéenne pour traduire l'émergence de cette conscience historique singulière.

l'affirmation explicite de la singularité de l'œuvre et la reprise du passé qu'elle implique afin de mobiliser des nouvelles croyances et une nouvelle vision du monde.

La forme de l'œuvre: la dimension symbolique de la parole et le pouvoir de l'expression

L'interprète qui se met en quête du sens de l'œuvre doit aussi s'interroger sur l'écriture, c'est-à-dire sur l'œuvre en tant que forme¹⁹. Car une des erreurs généralement commises par les interprètes, comme c'est le cas avec Machiavel, est de passer outre l'étude de la forme de l'œuvre, de son expression, pour la concevoir comme pensée pure. Afin d'éviter cet écueil, l'exigence à laquelle doit se soumettre l'interprète est de reconnaître que l'œuvre se situe par-delà la distinction des types de discours et qu'elle se pense à partir d'un effacement de l'opposition entre réel et imaginaire. C'est ici que le rapport de Lefort à Merleau-Ponty peut être éclairant.

Dans *Le roman et la métaphysique*, Merleau-Ponty (1966 : 45-71) explique que les tâches respectives de la littérature et de la philosophie se rejoignent en un seul et même objectif: dire notre expérience du monde. Dès lors, la distinction entre les deux est plus académique que réelle. Le philosophe, tout comme le romancier, use du langage et est soumis aux mêmes exigences. L'expression littéraire et l'expression philosophique doivent par conséquent assumer les mêmes ambiguïtés (*ibid.* : 49). Le philosophe n'a pas, comme on peut souvent le penser, le privilège d'accéder à du sens pur, à un langage transparent²⁰. Comme dirait Lefort, on n'est jamais « à l'abri » des « aventures du langage » (2008 : 54), celui-ci étant indifférent aux distinctions de genre, de discipline, de discours. L'interprète doit donc prendre conscience que le discours de l'œuvre se déploie sur plusieurs plans : la parole machiavélienne, pour prendre cet exemple, pourrait à cet égard être qualifiée de littéraire ou de philosophique. Lefort note d'ailleurs, dans *Le travail de l'œuvre Machiavel*:

On admet – ou mieux, on clame – que la littérature participe du dévoilement de l'être, mais on veut ignorer que le philosophe, et celui-là encore qui s'applique à penser l'histoire et la politique, est un écrivain, que lui-même ne met

19. Dès les premiers écrits de Lefort, on voit apparaître cette préoccupation pour la forme de l'œuvre, conçue non pas comme artifice servant à masquer le sens, mais comme institution de sens par l'expression. Il explique, dans l'article intitulé « La littérature moderne comme expression de l'homme »: « L'expression n'est pas artifice. L'œuvre est forme [...] Le mode de présentation est indissociable de la chose présentée. » (2007a: 112)

20. Sur ce point, Molina (2005 : 124) souligne à juste titre la parenté des démarches de Merleau-Ponty et de Lefort en expliquant que la caractéristique de la pensée du premier est « de ne pas s'appuyer sur des vérités qui s'énonceraient en termes positifs; de fuir le statut auquel l'œuvre la destine; de se réserver indéfiniment le recours d'un nouveau départ; douter, en définitive; de ce qui est, car la distance à laquelle il met certaines idées reçues ne lui fait pas oublier qu'il continue de s'y abreuver ».

jamais les choses à nu, qu'il doit pour les désigner leur prêter le corps de son langage. (2008 : 70)

Le premier travail de l'interprète en regard de l'œuvre est celui de penser celle-ci en deçà, ou bien par-delà, la séparation entre réel et imaginaire. L'œuvre de Machiavel est simultanément récit, les exemples choisis occupent une fonction symbolique (*ibid.* : 69) ; il y a, derrière le sens direct de certaines expressions, un autre sens, « latéral ou oblique » (Merleau-Ponty, 1960 : 75), pour reprendre les termes merleau-pontiens.

À la primauté du réalisme doit pareillement être opposée une autre conception de la fiction, qui ne se penserait pas en opposition au réel. Il faut garder à l'esprit que le philosophe est un penseur écrivain et que lui aussi, pour reprendre une autre expression de Merleau-Ponty, est un peu comme le peintre qui doit, pour dire son contact avec le monde, imposer au visible une « déformation cohérente » (1960 : 126). Lefort (1982 : 102) reprend ainsi la formule de Merleau-Ponty selon laquelle la philosophie ne peut se libérer du travail de l'expression, qu'elle fait elle aussi « voir avec des mots ». Par conséquent, la forme n'est pas qu'un simple « artifice » (Lefort, 2007a : 112) servant à masquer des concepts transparents, mais constitue une voie d'accès au sens de l'œuvre. D'ailleurs, cette pensée de la proximité de l'expression littéraire et de la parole philosophique chez Merleau-Ponty imprègne la démarche de Lefort et permet d'expliquer, semble-t-il, son attrait pour des œuvres qu'il désigne lui-même comme « hybrides²¹ », c'est-à-dire dont le statut oscille entre philosophie et non-philosophie.

Ainsi se dessine une seconde propriété de l'œuvre qui appelle un second point de repère du travail de l'interprète : prendre la mesure de la dimension symbolique de l'œuvre et du pouvoir de l'expression et être attentif, dans la lecture, autant à l'énonciation qu'à l'énoncé.

Temporalité de l'œuvre et présence d'un « impensé »

La troisième propriété de l'œuvre de pensée tient à sa temporalité particulière, c'est-à-dire au type de relation qu'elle institue avec l'interprète à travers le temps. Lefort critique à cet égard deux points de vue erronés : celui du philosophe et celui de l'historien²². D'après lui, le premier considère l'œuvre comme une chose intemporelle, c'est-à-dire comme étant en mesure de s'arracher au temps et de désigner des « idées » détachées du monde sensible,

21. Lefort emploie ce terme dans son article « Philosophe ? » (1992c : 347). Il explique, en parlant de Machiavel, La Boétie, Spinoza, Marx et Merleau-Ponty : « Le fait est seulement qu'en me remettant en mémoire les œuvres qui avaient exercé sur moi la plus puissante attraction, j'observais qu'elles étaient *hybrides*, et que certaines d'entre elles ne se voyaient pas même reconnues un statut philosophique, suivant les critères académiques. »

22. Pour la critique des deux points de vue, voir Lefort (2008 : 59-63).

alors que le second, l'historien, vise à situer l'œuvre en un lieu et un temps précis et à décrire la réalité d'une époque et la manière dont les écrits de l'auteur viennent s'y inscrire. Pour Lefort, l'œuvre n'est ni objet du passé, ni chose intemporelle : c'est plutôt qu'elle nous est présente parce qu'elle ne « passe » pas dans le passé.

Il s'agit d'une affirmation plutôt obscure, qui mérite ici un éclaircissement. Bien qu'il existe, aux yeux de Lefort, une différence temporelle, il y a néanmoins « consubstantiel au temps qui passe un temps qui ne passe pas » (2008 : 64-65). Autrement dit, le temps laisse en suspens des questions qui demeurent inexplorées ; le passé demeure en quelque sorte toujours ouvert. En guise d'exemple, et pour revenir au cas qui nous occupe, bien que cela ne fasse aucun doute que l'œuvre de Machiavel soit celle d'un écrivain du seizième siècle, l'origine de son discours ne se situe pas dans le temps ; celle-ci se présente plutôt sous la forme d'une tâche continue. Pour Lefort, les grandes œuvres sont celles qui, malgré la distance qui les sépare de nous, lecteurs, demeurent néanmoins au présent, car elles modifient l'expérience de notre temporalité. La richesse de la littérature critique sur des auteurs tels que Machiavel constitue à cet égard la meilleure illustration du pouvoir continu de l'œuvre de donner à penser en des termes neufs. Comme le fait comprendre Lefort, « ce qui est à penser n'est jamais délié de l'épreuve du présent » (*ibid.* : 58). La temporalité particulière de l'œuvre amène l'interprète à interroger les écrits du passé en même temps qu'il interroge son propre temps.

Cette temporalité singulière possède un nom : l'« impensé ». Pour dire les choses simplement, la présence d'un impensé est la condition pour que l'œuvre soit œuvre ; et plus l'ouvrage est grand, plus riche en est son impensé, c'est-à-dire, comme l'explique Merleau-Ponty, « ce qui, à travers cet ouvrage et par lui seul, vient vers nous comme jamais encore pensé » (1960 : 260). L'impensé est en quelque sorte ce qui permet l'existence du discours interprétatif, car il ne peut en principe s'épuiser. Autrement dit, si l'on constate un retour constant aux écrits des grands auteurs tels que Dante, Machiavel, ou encore Tocqueville, c'est que leurs œuvres offrent un impensé. Il ne faut cependant pas se méprendre : ce qui demeure à penser n'appartient pas au lecteur, car cela signifierait qu'il manque quelque chose à l'œuvre, ou qu'il y aurait un surcroît extérieur à la pensée de l'œuvre. L'« impensé » est plutôt « *ce qui remet le penser à l'œuvre* » (Lefort, 2008 : 736 [italique de l'auteur]). Bref, il est ce qui appelle et garantit un discours interprétatif sans cesse renouvelé. Suivant cela, l'exigence interprétative qui en découle est celle de rendre visibles les virtualités ou, si l'on peut dire, les possibles contenus dans l'œuvre.

La position de l'interprète : l'interrogation comme mode d'être

Ces trois éléments pour ainsi dire caractéristiques de l'œuvre, que nous avons cherché à systématiser, renvoient à une façon spécifique de lire, à une expérience herméneutique, c'est-à-dire à une « pratique guidée par un art » (Gadamer, 1996 : 86). L'œuvre de pensée, parce qu'elle implique une indétermination du statut de la parole et la présence d'un impensé, institue une relation avec l'interprète qui se pense sous le signe de la division. Le rapport entre l'œuvre et le discours interprétatif doit être conçu en termes d'écarts ; il y a distance entre le discours fondateur et le discours critique (Lefort, 2008 : 22-23), entre le passé de l'œuvre et le présent de l'interprète, entre l'écriture et la lecture, de même qu'entre ce que l'œuvre livre explicitement au lecteur et ce qu'elle laisse entendre implicitement, c'est-à-dire entre le visible et l'invisible de l'œuvre.

Cette division constitutive de l'interprétation exige du lecteur de l'œuvre un mode d'être particulier : celui de l'interrogation. Se faire interprète, dit Lefort, c'est faire « l'épreuve d'un doute » (2008 : 9). Le discours sur l'œuvre est mené par une incertitude. En ce sens, l'interrogation dont il parle ne doit pas être comprise comme un état temporaire, c'est-à-dire comme une étape dans la quête d'une réponse à l'énigme de l'œuvre. Il s'agit plutôt de cultiver sans cesse la forme d'un « non-savoir » face à l'œuvre qui est une « inépuisable parole » (*ibid.* : 23).

Et pourquoi dit-on que l'interprétation se pense sous le signe de l'incertitude, du doute ? Parce que l'écriture, dans la pensée lefortienne, se présente sous la forme d'un double risque. Tout d'abord, celui que prend l'écrivain lorsqu'il se fait auteur et inscrit sa parole dans l'espace public, car il court alors le danger d'être repris à tort sans avoir été lu véritablement, ou encore que son discours ne fasse que séduire et éblouir les lecteurs (Lefort, 1992a : 11). Dans la mesure où l'auteur est garant de l'avènement du sens de l'œuvre, mais n'en est pas le maître, c'est au risque d'être mécompris qu'il s'expose. Pour le lecteur, c'est celui de l'aventure de l'interprétation, c'est-à-dire du risque de passer à côté du sens de l'œuvre en raison de la distance infranchissable qui le sépare de celui-ci.

Ainsi, si l'interrogation est le mode d'être singulier du lecteur, c'est que ce dernier est soumis au mouvement de la pensée de l'œuvre. Malgré la tentation toujours grande qui habite l'interprète de croire qu'il détient un ascendant sur l'œuvre, le lien qu'il tisse avec celle-ci se place en quelque sorte sous le signe de l'autorité²³. Autrement dit, il est impossible d'interroger l'œuvre de manière véritable sans être au même moment entièrement pris

23. Plus encore, l'idée d'une « autorité » de l'œuvre apparaît corollaire d'une certaine *intentionnalité* propre à l'œuvre, ainsi que le dénotent les différentes expressions de Lefort : « l'œuvre résiste », « l'œuvre se dérobe » ou encore, parlant du discours critique, il affirme que « tout se passe comme si même la polémique servait les *intentions* de l'œuvre » (2008 : 25).

dans son mouvement²⁴. Plus encore, l'assujettissement du lecteur à l'œuvre semble être une exigence fondamentale de la tâche interprétative. D'où la position critique de Lefort à l'égard des interprètes qui refusent l'autorité de l'œuvre et qui cherchent à lui donner un sens par le recours à des éléments externes au texte. Devenir lecteur de l'œuvre nécessite de « se laisser mouvoir par la différence au lieu de prétendre la soumettre » (2008 : 699). Chercher à comprendre l'énigme de l'œuvre suppose de la part du lecteur l'acceptation d'un constant « déracinement » (1992a : 12). Comme l'affirme Lefort, « la lecture ne donne nulle part le repos, mais bien plutôt obéit-elle au commandement toujours renouvelé de repartir de tout point atteint – fût-ce le terme du livre, car il n'a certes pas plus qu'un autre le privilège de clore – avec la charge de nouvelles questions... » (2008 : 54-55).

De fait, l'interprétation prescrit au lecteur de refaire le parcours que l'œuvre a tracé, tout en sachant bien que la tâche interprétative, tout comme l'œuvre elle-même, est sans terme. Merleau-Ponty affirmera que l'attitude à adopter face à l'œuvre est celle d'une « tolérance de l'inachevé » (1960 : 82); Lefort ira encore plus loin en disant que l'interprète doit être mû par une passion de l'inachèvement (2008 : 697). En ce sens, l'interrogation dont il parle n'est donc pas simplement la formulation d'énoncés interrogatifs: il s'agit d'un questionnement sur l'être et le sens, sur la nature même de ce que l'on cherche à interroger. L'essentiel apparaît désormais plus distinctement: le lecteur ne gagne le pouvoir d'interroger le texte que s'il questionne simultanément sa propre pratique. Ce n'est qu'à ce moment qu'apparaît véritablement l'expérience qui s'institue à partir de la relation à l'œuvre.

Conclusion. Le lieu de la parole lefortienne et les limites de la pensée de l'œuvre

À l'instar de la conception gadamérienne de l'herméneutique, dans laquelle l'interprétation n'est pas réduite à la seule façon d'appréhender et de comprendre les textes mais revêt une signification beaucoup plus vaste, l'entreprise lefortienne conçoit l'exercice interprétatif comme constitutif de l'expérience du monde. D'après Lefort, le lecteur des œuvres du passé n'est pas le seul à occuper la position de l'interprète: *Le travail de l'œuvre Machiavel* montre bien que le prince, l'homme politique, le penseur, chacun se fait interprète dans la mesure où il s'agit d'une manière d'être, c'est-à-dire d'une tâche continue consistant à déchiffrer son propre temps et à se déchiffrer soi-même²⁵. Nous avons posé au départ la question de savoir si Claude

24. On peut voir derrière cette idée l'apport de Merleau-Ponty qui énonçait, dans une note en marge du manuscrit de *La prose du monde*: « Il nous faut nous défaire de l'illusion d'avoir possédé en disant. » (1992 : 97)

25. Lefort soutient en effet que le prince se fait aussi interprète en interrogeant l'histoire (2008 : 730-731).

Lefort déployait ou non ce que Raymond Aron a désigné comme une « théorie générale de l'interprétation ». À la lumière de la vision englobante de l'herméneutique décrite par Lefort comme capacité à comprendre tout autant le passé que le présent, il semblerait que notre enquête se conclue par une réponse positive à cette question.

Les vrais écrivains, rappelle Lefort, nous mettent dans l'obligation de penser l'expérience de la lecture. Lui-même n'échappe pas à cet impératif et cherche à penser, en tant que lecteur, les conditions du travail de l'interprète et la spécificité propre de ce discours²⁶. En voulant décrire les articulations du rapport au passé, en dénonçant les illusions sur le travail de l'interprétation, il parvient finalement, peut-être même contre son intention initiale, à développer une méthode de lecture des textes. À la question « Pourquoi est-il important de reconnaître, dans 'l'art de lire' lefortien, la présence d'une herméneutique à proprement parler ? » Nous répondons ceci : sa théorie interprétative se présente comme une manière féconde de lire les textes du passé et permet de faire contrepoids à certaines méthodes interprétatives en philosophie politique qui réduisent à la fois la mesure et la signification de l'acte interprétatif et des grandes œuvres²⁷. Lefort permet de penser au contraire tous les ressorts de ce travail, en éclairant le statut de l'œuvre moderne et les articulations du rapport à l'histoire de la pensée politique. De surcroît, en cherchant à restituer des paroles oubliées, il ne réduit pas cette histoire à un seul canon traditionnel de grands auteurs. Par une interrogation sur le statut de l'œuvre de pensée, il prend en charge, pour ainsi dire, la complication de l'histoire écrite.

La résistance de Lefort par rapport à l'idée de théorie interprétative semble liée en dernier lieu à la préservation d'une expérience première ou « originaire » de la lecture. Sa démarche interprétative, quoiqu'elle soit évidemment une reconstruction conceptuelle, se veut néanmoins une tentative de dire cette expérience de la lecture sans faire violence à son impulsion première. Deux problèmes surgissent de cette démarche : le premier a trait au glissement possible vers le relativisme épistémologique. En effet, si l'on ne reconnaît aucun critère explicite déterminant et ordonnant la compréhension des textes, on se trouve dès lors dans l'impossibilité de justifier en dernière instance les arguments avancés pour attester de la validité ou de la justesse d'une interprétation particulière. Comment la démarche lefortienne, qui cherche à restituer une expérience de l'œuvre qui serait pour ainsi dire

26. Lefort dit plus exactement : « il n'est sans doute pas d'écrivains, je veux dire de vrais écrivains, qui nous dispensent de nous interroger sur notre manière de lire » (1992d : 97).

27. Pensons ici notamment à l'École de Cambridge et, plus précisément, à l'entreprise contextualiste de Skinner, qui engage à concevoir les grandes œuvres comme de simples exemplaires d'un genre ou de la pensée d'une époque en leur retirant toute originalité propre. Par exemple, Skinner soutient que *Le Prince* de Machiavel n'est en rien différent des autres écrits nommés « miroirs princiers » en Italie au seizième siècle (1989 : 60).

sans médiation méthodologique, peut-elle éviter une forme d'historicisme herméneutique ? Si l'on soutient que l'interprète ne peut s'arroger une position de surplomb à l'égard de l'œuvre de pensée, comment juge-t-on de ce que l'œuvre donne à penser ? Est-il alors possible de hiérarchiser les différentes interprétations d'un texte ou d'établir la valeur d'une lecture par rapport à une autre ?

Le second problème découle du premier et a trait à la position à certains égards contradictoire de Lefort : s'il affirme qu'il faille se tenir loin des prétentions méthodologiques afin de se laisser guider par la suprématie de l'œuvre de pensée, lui-même occupe néanmoins la position privilégiée de l'interprète qui, du point de vue du présent, se donne pour tâche de juger les interprétations du passé. À partir de quoi justifie-t-il sa critique des autres interprétations de la pensée machiavélienne ? Comment est-il parvenu à posséder une connaissance privilégiée de ce qu'est la véritable nature de l'œuvre de pensée ? La « révélation » phénoménologique de la pensée de l'œuvre semble à cet égard constituer une forme de progrès par rapport aux interprétations précédentes.

Cela signifie que l'interrogation lefortienne est soutenue par un certain nombre de principes herméneutiques, de points de repère. Le discours interprétatif lefortien doit, pour se nommer, se mettre en scène, se désigner par l'expression ; il prend dès lors ses distances face à l'expérience phénoménale de la lecture. Le lieu où se nomme cette interrogation et ce parcours, ou encore cette aventure de la lecture, ce n'est pas exactement le lieu de « l'expérience naturelle » ou brute ; l'interprétation est en quelque sorte un langage à la seconde puissance, qui est redoublement de l'expérience première de la lecture. En effet, ce type d'approche des textes du passé demande un certain travail. Le lecteur que décrit Lefort, celui qui est prudent, minutieux, averti, conscient de l'indétermination de l'œuvre et de son propre discours, et qui sans cesse s'interroge dans le processus de son propre travail de déchiffrement, ne correspond certainement pas à la définition du lecteur ordinaire : il faut suivre un art de lire aux modalités particulières pour parvenir à déchiffrer le sens de l'œuvre.

Cela porte à s'interroger sur la parole interprétative lefortienne, à se demander si ce discours, appelé par l'« inépuisabilité » du sens de l'œuvre, par un mouvement d'interrogation sans terme, peut réellement être tenu. Car une ambivalence subsiste quant à la nature de sa démarche. Par-delà la critique des « artifices » du discours méthodologique, celle-ci semble comporter une dimension proprement positive, où il y a introduction d'exigences interprétatives et de critères de lecture à partir de la vérité mise en jeu par la question de l'œuvre. L'œuvre de pensée, dans l'entreprise lefortienne, constitue un horizon de sens, un « Autre » irréductible à soi qui semble garantir une meilleure compréhension de la complexité des grands auteurs ; nous

serions tentés de dire qu'elle fournit quelque chose comme un garant extrinsèque à l'interprétation.

Tout le problème réside dans la réticence de Lefort à reconnaître cette part plus normative de son discours interprétatif. En effet, malgré son insistance sur l'absence de position d'extériorité du lecteur, c'est bien Lefort qui, en tant qu'interprète, parvient à mieux discerner la complexité – et peut-être même la vérité – du discours des grands auteurs, à partir de la question de l'œuvre qu'il est le seul à poser. C'est cette tension que nous avons cherché à éclairer en examinant la signification que revêt le terme « œuvre » dans la pensée lefortienne. Ainsi, en posant la question de la méthode, on se trouve renvoyé en dernier lieu à la question de la présence ou non d'un critère de vérité qui sous-tend l'interprétation des œuvres.

Un bref détour par une comparaison entre l'approche phénoménologique lefortienne et les approches interprétatives de Leo Strauss et de Quentin Skinner peut aider à éclairer cette question²⁸. Pour dire les choses brièvement, selon Skinner les philosophes font l'erreur d'oublier l'histoire; en forçant un peu le trait, nous pourrions dire qu'il considère les penseurs comme « fils de leur temps » dans la mesure où les problèmes dont ils traitent dans leurs écrits proviennent de la vie politique elle-même ainsi que des débats avec leurs contemporains (Skinner, 2009 : 9-10). Ainsi, le contenu de textes du passé se ramène, en un sens spécifique, au contexte linguistique et au lexique politique d'une époque donnée. Pour Strauss, au contraire, le philosophe est conçu comme « maître » des circonstances historiques, capable de se hisser par-delà les conventions de son temps ou de sa propre société; il est un souverain de la parole, dont l'intention est avant tout de transmettre un certain enseignement²⁹.

Lefort s'oppose à ces deux types d'approche. À ses yeux, Strauss se rendrait coupable de négliger un fait essentiel, soit « que la pensée possède une dimension temporelle » (Lefort, 1960 : 159-160). Plus encore, contre la perspective straussienne, Lefort affirme qu'il n'y a rien de tel qu'une « science de l'expression au service d'un *dessein* » (1992a : 12 [italique de l'auteur]). Contre l'argument contextualiste de type skinnérien, Lefort soutient que la parole de l'auteur, portée par l'œuvre, transcende malgré tout « la contingence de sa situation » (1992b : 147) et avance la thèse qu'il est impossible de réduire l'œuvre aux circonstances de son apparition. Lefort reproche ainsi aux

28. Pour une comparaison des conceptions de l'interprétation de Strauss et de Lefort, voir Dutrisac (2007).

29. L'interprétation straussienne est en effet consacrée à une recherche de l'enseignement véritable de Machiavel. Il suffit de noter, pour notre propos, que les titres des chapitres des *Pensées sur Machiavel* – ouvrage publié en 1958 que Strauss consacre au secrétaire florentin – réfèrent tous à « l'enseignement de Machiavel » ou au « dessein » du *Prince* et des *Discours* (voir Strauss, 1958 : 47, 82, 109, 194). Ajoutons que Lefort (1992f : 270) qualifiera Strauss non pas d'historien de la philosophie, mais d'« interprète-philosophe ».

approches philosophiques et historiques de commettre la même erreur, soit de négliger l'œuvre en tant que telle. Selon les visions straussienne ou skinérienne de l'interprétation, l'auteur, qu'il se tienne à distance de son époque ou qu'il en épouse les conventions, se trouve au centre du processus interprétatif. Par contraste, chez Lefort, le discours de l'œuvre, comme celui de l'interprète, sont en quelque sorte, pour reprendre Pierre Manent (1973 : 335), des discours « sans maître ». En effet, selon Lefort (1992a : 12), le penseur serait « garant » d'une parole qu'il ne peut toutefois maîtriser entièrement. En d'autres termes, l'écriture de l'œuvre serait toujours pour une grande part « ingouvernable ». Là se situe le paradoxe de l'herméneutique lefortienne ; force est de reconnaître que la compréhension des « vieux livres » n'est pas aussi ingouvernable qu'il le laisse entendre dans la mesure où l'œuvre agit en quelque sorte comme « maître » du discours interprétatif. Alors que Lefort voulait éviter tout référent externe – le contexte historique, la maîtrise par l'auteur –, c'est l'idée de l'œuvre elle-même, comme œuvre idéale, qui vient remplir ce rôle.

Cette conscience de « l'œuvre de pensée » constituerait en un sens l'avantage comparatif de Lefort et lui donnerait un plus grand accès à la vérité des écrits du passé. On le constate par l'asymétrie qu'il semble y avoir entre le discours de la postérité sur Machiavel et celui de Lefort. En effet, s'il pose à nouveau l'énigme de l'œuvre Machiavel, c'est qu'aucune interprétation jusqu'à présent n'avait été entièrement satisfaisante, que l'œuvre elle-même exigeait une nouvelle lecture. Plus encore, la configuration même du *Travail de l'œuvre Machiavel* en dit long sur le rapport de Lefort aux « interprétations exemplaires » ; après les avoir examinées une à une afin d'en dévoiler les artifices et les contradictions, il ne revient guère sur ces dernières. Il va même jusqu'à dire que cela n'a servi qu'à le mettre « en état de commencer » (2008 : 45). Nous pourrions renchéir en citant la dernière page de l'ouvrage où la littérature critique n'est plus présentée comme une part cruciale de l'œuvre, comme une voie menant à son essence, mais plutôt comme un obstacle au discernement de son sens. Il affirme en effet qu'il a fallu, pour entrevoir la vérité de l'œuvre, « déchirer le tissu de commentaires qui l'a recouverte » (*ibid.* : 776). En ce sens, l'interprétation lefortienne posséderait un statut différent des autres lectures ; elle permettrait d'arriver à une plus grande vérité sur l'œuvre.

Cet exemple montre l'ambivalence interne à l'art de lire lefortien : le discours interprétatif, fondé sur une interrogation interminable, se double d'un autre discours où le statut de l'œuvre de pensée fournit des points de repère dans l'exercice de la lecture et prescrit une meilleure compréhension des auteurs du passé. Pour dire les choses simplement, l'art de lire lefortien donne toutes les apparences d'une véritable théorie interprétative qui est indissociable d'une prétention à statuer sur « l'essence de l'œuvre et de l'interprétation » (*ibid.* : 18).

À la question « d'où parle Lefort ? », il serait donc possible de répondre : à partir d'une reconnaissance de l'autorité de l'œuvre qui constitue en dernier lieu le fondement de sa parole interprétative. Si pour Lefort l'éthos démocratique moderne est marqué par la dissolution des repères de la certitude (2007d), nous pouvons cependant conclure qu'un point de repère subsiste, celui de l'autorité des œuvres de pensée modernes.

Bibliographie

- Aron, Raymond, 1976, *Penser la guerre, Clausewitz*, Paris, Gallimard.
- Aron, Raymond, 1989, *Leçons sur l'histoire*, Paris, Fallois.
- Dante, 1993, *La Monarchie*, Paris, Belin.
- Dutrisac, Myrtô, 2007, « Interprétation et art d'écrire : division, écriture et politique chez Claude Lefort et Leo Strauss », *Monde commun*, vol. 1, n° 1, p. 89-113.
- Gadamer, Hans-Georg, 1976 [1960], *Vérité et méthode*, Paris, Seuil.
- Gadamer, Hans-Georg, 1996, *La philosophie herméneutique*, Paris, Presses universitaires de France.
- Labelle, Gilles, 1998, « De l'œuvre de pensée à la question du politique. La question de l'interprétation chez Claude Lefort », dans Lawrence Olivier, Guy Bédard et Jean-François Thibault (sous la dir. de), *Épistémologie de la science politique*, Québec, Presses de l'Université du Québec, p. 157-176.
- Labelle, Gilles, 2003, « Maurice Merleau-Ponty et la genèse de la philosophie politique de Claude Lefort », *Politique et Sociétés*, vol. 22, n° 3, p. 9-44.
- Lefort, Claude, 1960 « Machiavel jugé par la tradition classique », *Archives européennes de sociologie*, vol. 1, n° 1, p. 159-169.
- Lefort, Claude, 1978a, « Préface », dans *Sur une colonne absente. Écrits autour de Merleau-Ponty*, Mayenne, Gallimard.
- Lefort, Claude, 1978b, « L'idée d'être brut et d'esprit sauvage », dans *Sur une colonne absente. Écrits autour de Merleau-Ponty*, Mayenne, Gallimard, p. 13-44.
- Lefort, Claude, 1982, « Philosophie et non-philosophie », *Esprit*, n° 66, p. 101-112.
- Lefort, Claude, 1992a, « Préface », dans *Écrire. À l'épreuve du politique*, Paris, Calmann-Lévy.
- Lefort, Claude, 1992b, « Machiavel et la *verita effettuale* », dans *Écrire. À l'épreuve du politique*, Paris, Calmann-Lévy, p. 141-179.
- Lefort, Claude, 1992c, « Philosophe ? », dans *Écrire. À l'épreuve du politique*, Paris, Calmann-Lévy, p. 337-355.
- Lefort, Claude, 1992d, « Sade : le Boudoir et la Cité », dans *Écrire. À l'épreuve du politique*, Paris, Calmann-Lévy, p. 90-111.
- Lefort, Claude, 1992e, « Tocqueville : démocratie et art d'écrire », dans *Écrire. À l'épreuve du politique*, Paris, Calmann-Lévy, p. 55-72.
- Lefort, Claude, 1992f, « Trois notes sur Leo Strauss », dans *Écrire. À l'épreuve du politique*, Paris, Calmann-Lévy, p. 261-301.
- Lefort, Claude, 1993, « La modernité de Dante », préface à Dante, *La Monarchie*, Paris, Belin, p. 6-75.
- Lefort, Claude, 2000 [1970], « L'œuvre de pensée et l'histoire », dans *Les formes de l'histoire*, Paris, Gallimard, p. 238-258.
- Lefort, Claude, 2007a [1954], « La littérature moderne comme expression de l'homme », dans *Le temps présent. Écrits 1945-2005*, Paris, Belin, p. 109-126.

- Lefort, Claude, 2007b [1977], « Sur penser la guerre, Clausewitz », dans *Le temps présent. Écrits 1945-2005*, Paris, Belin, p. 321-340.
- Lefort, Claude, 2007c, « Aperçu d'un itinéraire – Entretien avec Pierre Rosanvallon et Patrick Viveret », dans *Le temps présent. Écrits 1945-2005*, Paris, Belin, p. 347-358.
- Lefort, Claude, 2007d [1986], « La dissolution des repères et l'enjeu démocratique », dans *Le temps présent. Écrits 1945-2005*, Paris, Belin, p. 551-568.
- Lefort, Claude, 2007e [1992], « Le sens historique – Stendhal et Nietzsche », dans *Le temps présent. Écrits 1945-2005*, Paris, Belin, p. 695-709.
- Lefort, Claude, 2008 [1972], *Le travail de l'œuvre Machiavel*, Paris, Gallimard.
- Machiavel, 1952, *Discours sur la première décade de Tite-Live*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade ».
- Manent, Pierre, 1973, « Le discours sans maître de Claude Lefort », *Archives européennes de sociologie*, vol. 14, n° 2, p. 324-335.
- Manent, Pierre, 2007, « Vers l'œuvre et vers le monde. Le 'Machiavel' de Claude Lefort », dans *Enquête sur la démocratie*, Paris, Gallimard, p. 259-283.
- Merleau-Ponty, Maurice, 1960, *Signes*, Paris, Gallimard.
- Merleau-Ponty, Maurice, 1966, *Sens et non-sens*, Paris, Nagel.
- Merleau-Ponty, Maurice, 1992, *La prose du monde*, Paris, Gallimard.
- Molina, Esteban, 2005, *Le défi du politique. Totalitarisme et démocratie chez Claude Lefort*, Paris, L'Harmattan.
- Poltier, Hugues, 1997, *Claude Lefort. La découverte du politique*, Paris, Michalon.
- Poltier, Hugues, 1998, *Passion du politique. La pensée de Claude Lefort*, Genève, Labor et Fides.
- Skinner, Quentin, 1989, *Machiavel*, Paris, Seuil.
- Skinner, Quentin, 2002 [1969], « Meaning and Understanding in the History of Ideas », dans *Visions of Politics*, Cambridge, Cambridge University Press (RU), p. 57-89.
- Skinner, Quentin, 2009, *Les fondements de la pensée politique moderne*, Paris, Albin Michel.
- Strauss, Leo, 1989 [1952], *La Persécution et l'art d'écrire*, Paris, Pocket.
- Strauss, Leo, 2007 [1958], *Pensées sur Machiavel*, Paris, Payot.
- von Ranke, Leopold, 1885, *Œuvres complètes*, vol. 33-34, Leipzig, Duncker und Humblot.
- White, Hayden, 1973, *Metahistory: The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.